

LE CHAMP DU CORPS N'EST PAS SANS PARTITION.

Julio Guillén

Docteur en Psychologie¹

Résumé

En psychanalyse, le corps, tel qu'il se présente dans le discours du patient apparaît comme champ mais aussi comme hors-champ tensionnel admettant le questionnement des rapports entre les registres Imaginaire, Symbolique et Réel. Nous avancerons dans l'étude de ce qui du corps répond à la distinction entre les opérations d'extraction et d'exclusion à partir des éléments logiques de la théorie d'ensembles. C'est en utilisant la notion de « partition » que nous proposerons de mettre en perspective les manifestations symptomatiques qui font appel à un certain découpage du corps qui interroge les opérations à la base de sa prétendue unité.

Mots-clé : psychanalyse, corps, logique, extraction

The body field, not without *partition*.

Abstract

In psychoanalysis, the body, as presented in the patient's discourse, appears as a tensional field but also as an “*off-field*” interrogating the relationships between the Imaginary, Symbolic and Real registers. We will study in what way the body responds to the distinction between the operations of extraction and exclusion starting from the logical elements of Set Theory. By using the notion of "partition", we propose to put into perspective the symptomatic manifestations that implies a certain division of the body that questions the operations founding its alleged unity.

Key-words : psychoanalysis, body, logic, extraction

El campo del cuerpo, no sin *partición*.

Resumen

En psicoanálisis el cuerpo, tal como se presenta en el discurso del paciente, aparece como un campo y también como un “fuera de campo” tensional que interroga las relaciones entre los registros Imaginario, Simbólico y Real. Proponemos estudiar aquello del cuerpo que responde

¹ Laboratoire SHS-CEC – Unité de Recherche en Psychologie OCeS (Organisation, Clinique et Sujet), Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines, 60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex

EPSM Agglomération Lilloise – CMP Franco Basaglia, 239, Rue du Faubourg de Roubaix -59800 Lille, julio.guillen@univ-catholille.fr

a la distinción entre las operaciones de extracción y de exclusión tomando como punto de partida los elementos lógicos de la teoría de conjuntos. A partir de la noción de “partición” proponemos una lectura de las manifestaciones sintomáticas que implican un cierto recorte del cuerpo que interroga las operaciones que sostienen su pretendida unidad.

Palabras-clave : psicoanálisis, cuerpo, lógica, extracción

Le titre de cette communication pourrait faire penser à la « musicalité » du corps, question qui se révélera proche de notre propos – notamment en ce qui concerne son rythme, ses résonnances en lien avec une écriture possible. Or, elle ne pourra être tenue en ces termes qu’en tant qu’horizon de cet écrit. En revanche, ce que le titre postule est une opération, le découpage nécessaire toutes les fois où le corps est appréhendé comme champ. Nous avancerons dans la définition de ces termes pour préciser leur signification.

Une première analogie avec la photographie nous permettra d’aborder la conception du « champ » telle qu’elle pourrait nous intéresser en psychologie clinique. Si le champ peut être défini comme la portion du monde qui est capturée dans l’image, le hors-champ est constitué par les éléments qui, *tout en faisant partie de la photographie d’une certaine manière* sont exclus de ce que la photographie nous montre. Mais de quoi parle-t-on quand on parle d’exclusion, peut-on se contenter de la représentation habituelle en termes d’une surface fermée qui délimite deux espaces mutuellement disjoints, intérieur-extérieur ? Nous verrons que la distinction est rudement plus complexe. Mais, avant d’aller plus loin, il y a encore, dans le cas de la photographie, un autre élément : l’intention du photographe, celle qui laisse des éléments en dehors de la re-présentation et qui sont pourtant *suggérés*. Ainsi, il existerait une « totalité » de l’image qui s’étend au-delà du cadre et qui conforme sa cohérence dont on ne voit qu’une partie, celle que nous montre l’artiste par le cadrage¹. Quels seraient alors les indices qui permettent de « deviner » le hors -champ ? Nous les appellerons **des lignes de tension** (ce qui n’est pas sans évoquer une autre analogie, cette fois physique, que nous ne développerons pas ici). Ces lignes constituent des orientations d’interrogations possibles pour le spectateur, des ouvertures non seulement interprétatives mais « constitutives » au sens d’un « *Un* » à venir.

A partir de cette analogie, on pourrait, en première approximation, faire coïncider ce hors-champ avec l’inconscient par opposition au champ de la conscience. Une illustration en serait

¹ Pour avoir de précisions sur les concepts de champ, cadrage et hors-champ cf. « Le récit cinématographique » d’André Gaudreault et François Jost (Gaudreault & Jost, 2000)

la différence freudienne classique entre contenu latent et contenu manifeste du rêve (Freud, 1900, p. 319), mais déjà l'analogie photographique montre ses limites puisque ces deux types de contenus sont également reliés par une opération de traduction. En revanche, ce qui nous semble fondamental à souligner est l'aspect *dynamique* dans le sens d'une mise en **tension** de tout ce qu'il y a dans le cadre. Gardons-nous toutefois de la tentation d'attribuer cette « réduction du champ », ce cadrage, à l'intentionnalité d'un « sujet » maître de ce qu'il voudrait montrer ou occulter. En psychanalyse le sujet est toujours second, il est un effet possible du retour du refoulé – symptomatique toujours - et jamais cause du refoulement. La valeur de cette analogie est de nous rappeler que tous les éléments qui se présentent dans la *fenêtre* qu'on regarde – dans le récit qu'on entend - n'ont aucune consistance en soi, et même pas une consistance relationnelle due aux rapports qu'on peut établir entre les éléments présents *dans* le champ. Le sens est à venir en tant qu'effet des **rapports tensionnels avec le hors champ**, sans oublier le cadre lui-même qui vient présentifier la finitude de toute scène appréhendable comme unité. Il y a cependant en photographie des ruses qui permettent d'opérer l'inclusion du hors-champ, comme les photographes et les cinéastes le savent bien. Une d'entre elles nous intéresse tout particulièrement, celle du miroir. Le miroir *dans le champ* permet de faire apparaître l'image d'un objet sans qu'il soit là, le photographe lui-même peut y faire son apparition. Une lecture du narcissisme dans son enracinement spéculaire, telle qu'elle a été avancée par Lacan avec l'introduction du stade du miroir (Lacan, 1949) et le schéma optique (Lacan, 1953, p. 91) , serait à mener ici.

Nous pouvons aussi envisager une deuxième hypothèse, celle de faire coïncider le hors-champ avec le corps. Ce cas est différent du précédent *où nous nous situons dans un espace homogène, celui des représentations*. Le corps apparaît dans ce cas comme hors-champ **du langage**. Or, tout le corps n'est pas hors langage. Plus précisément, il y a une partie du corps qui est intéressé dans le langage, en ce sens qu'un corps ne peut être saisi par le langage **qu'en partie**, ce qui suppose qu'il y a toujours un reste : « ... il y a toujours dans le corps, et du fait même de cet engagement de la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose de - dès lors - inerte, qu'il y a « la livre de chair » (Lacan, 1962, p. 254). Néanmoins, il serait inexact d'appeler « *partie* » ce qui échappe à la capture signifiante. Cette « exclusion » - nous verrons que ce terme n'est pas le plus adéquat pour le qualifier – n'implique pas le mutisme de cette *nebula*, sa stérilité ; au contraire, ce reste qui constitue ici le « hors-champ » sera source d'effets sur le « corps-partition », le corps dans les filets du signifiant.

La notion du champ, en parlant du corps, a une autre implication, que nous citerons simplement, celle du corps soumis à la chirurgie. Comme le rappelle Anne-Laure Bosch, en chirurgie on parle de « *champ opératoire* ». Il y est question d'une délimitation de la surface par des « *draps autocollants* » qui font disparaître ce qui du corps ne sera pas touché et, comme elle l'affirme, rappellent qu'on n'opère jamais une personne, mais un organe effet de la réduction, de la partialisation nécessaire pour que la technique guidée par la science puisse effectuer son action (Lebovits-Quenehen & Bosch, 2019, p. 107).

Rappelons ici qu'un corps n'est pas le *somatique*, au moins si l'on parle de la signification du mot « *soma* » en Grec ancien, indissociable la « *psuché* » chez *l'un* humain ; le corps ne peut pas se penser comme une partie isolable, sauf quand il est cadavre, comme l'exprime Vernant en évoquant Homère : « On reconnaît que c'est Hector mais l'âme est partie, la *psuché* est partie et le corps est inanimé. Il ne peut plus ni porter secours à ses amis, ni faire peur à ses ennemis. Il est là, étendu, immobile. Il est réduit, en quelque sorte, à l'apparence physique de son corps, ce que les Grecs appellent *soma*, le mot grec qui veut dire corps, signifie dans l'épopée le corps de quelqu'un qui est mort, le cadavre. » (Rivière Marie-France, 1981). Le corps, enfin, ne se réduit pas non plus à la machine anatomo-physiologique qui est l'objet des biologistes ou de certains médecins, totalité organisée par des principes physico-chimiques qui correspondraient plutôt à l'organisme avec ses lois homéostatiques (Lacan, 1964, p. 160). Le corps, dès qu'il est décrit, invoqué par quelqu'un comme *son corps*, devient un objet ; objet passible d'une action, objet de la pensée, de la parole, de la réflexion -autant dans le sens de rationalité que dans celui de la spéculativité - et, comme tel, il devient « *Un* ». C'est ici que la référence clinique s'avère primordiale ; n'oublions pas que le corps se présente toujours en séance par une dimension de souffrance autant dans sa douleur exprimée que dans le silence de l'attente, dans ce qui est éloigné, oublié. Seulement, ce corps pris comme « *Un* » laisse percevoir ce qui échappe par ses fractures, par l'insistance de l'oubli.

L'être « *Un* » du corps, la possibilité de le dénoter, signifie d'abord qu'il puisse être séparé des autres. On trouve ici une première *partition*. Or, d'une manière plus fondamentale, on peut considérer qu'il ne s'agit pas dans ce cas d'une **séparation des autres**, puisqu'au début, à l'origine, il n'existe pas d'ensemble qui rassemblerait ces autres comme **éléments** « individuels » dont on pourrait se séparer. L'unité apparaît ainsi comme effet d'un arrachement de l'« indéfini » - (*apéiron*)- dont le reste pourra être qualifié *après-coup* de multiplicité inconsistante, *nebula*, de même que l'« *Un* » émergent de l'opération qu'Alain Badiou appelle « présentation » surgit comme *multiplicité consistante* (Badiou, 1988, p. 33). Mais, Badiou

rappelle aussi que dans la théorie d'ensembles, telle qu'elle a été constituée dans la version Zermelo-Fraenkel, il n'existe pas d'élément « atomique » qui ne soit une multiplicité (Badiou, 1988, p. 55) et, dès lors, tout élément est à considérer comme une multiplicité. La distinction entre « élément » et « ensemble » ne fait pas partie des axiomes de cette théorie, ce qui pour une lecture psychanalytique en termes ensemblistes aura des conséquences déterminantes dans la constitution de l'Autre et de son insaisissabilité fondamentale (Lacan, 1968, p. 59).

En effet, Lacan, en parlant de ce qui s'articule comme signifiant affirme que « cet univers laisse tel ensemble hors de son champ, comme ne pouvant être situé comme une de ses parties, mais seulement articulé comme élément dans une référence à d'autres ensembles ainsi articulés. Il peut donc y avoir non-coïncidence entre l'assertion intuitive que tel élément est partie de cet univers et l'articulation formelle de cette assertion » (Lacan, 1968, p. 196).

Ici le signifiant comme condition de l'émergence du sujet est à mettre en rapport avec l'objet *a* d'une manière précise par l'utilisation conceptuelle de la théorie d'ensembles :

« ...[le signifiant S représente le] sujet pour un signifiant qui de sa nature est autre. De ce fait, ce qui le représente ne peut se poser que comme d'avant cet autre, d'où se nécessite la répétition du rapport de ce S à ce A comme lieu des signifiants autres. Ce rapport laisse intact le lieu où j'inscris le *a*. Il n'est point à prendre comme une partie. Tout ce qui s'énonce de la fonction de l'ensemble comme laissant l'élément lui-même en puissance d'ensemble, justifie d'égalier ce résidu, quoique distinct sous la fonction du *a*, au poids de l'Autre dans son ensemble. » (Lacan, 1968, p. 249) (c'est nous qui soulignons).

Chaque mot de ce paragraphe serait à préciser mais concentrons-nous sur la partie de la phrase que nous avons soulignée, notamment sur l'affirmation que l'excès, la fuite du lieu résiduel est homologable à la fonction du *a*. On voit bien dans la citation que le résidu dont il est question n'est pas à entendre comme une *partie*. Quelques lignes plus loin, Lacan l'assimilera à l'« *extime* » et définira l'objet *a* dans la configuration clinique comme « le lieu de capture de la jouissance » (Lacan, 1949).

Nous disions plus haut que dès que le corps est invoqué par quelqu'un il devient « *Un* ». La question se pose alors, quelle serait la consistance de ce « *Un* » ?

Nous entendons ici la consistance dans le sens de ce qui fait qu'un corps tienne, c'est-à-dire, que ses éléments tiennent ensemble comme totalité stable, résistant à la désagrégation ou à la déformation. Lacan va dans ce sens dans le séminaire R.S.I : « Un corps, un corps tel que celui

dont vous vous supportez, c'est très précisément ce quelque chose qui pour vous n'a d'aspect que d'être ce qui *résiste, ce qui consiste avant de se dissoudre.* » (Lacan, 1974 Séance 18-2-75)¹.

Lorsqu'un patient nous parle de son corps, la première consistance que nous sommes amenés à envisager est celle de l'Imaginaire. Celle-ci correspond en première approximation à l'image assumée lors du stade du miroir, l'image de l'autre, autre anticipé dans sa maîtrise et autre investi libidinalement, qui n'est autre que soi-même (cf. Lacan, 1949).

La consistance Imaginaire dispense un corps limité, un corps qui a un bord, qui a une extension finie. C'est surtout un corps perçu comme un ensemble d'éléments solidaires, ensemble de parties elle mêmes finies, dénombrables, tel qu'on pourrait le dessiner par une ébauche, un *schema*, comme le font les enfants : une tête, le cou, le tronc, deux bras et deux jambes. Bien évidemment, ces éléments, comme nous l'avons rappelé précédemment, sont des multiples en eux-mêmes : la tête aura à son tour deux yeux, un nez, deux oreilles, la bouche, pour certains aussi des cheveux, et tout le problème se pose à chaque fois qu'on est appelé à « arrêter » cette dissection. En plus de cette consistance d'« image » il faut ajouter, dans le registre Imaginaire, celle de faire « *Un* » séparé de l'autre, dont la difficulté est manifeste dans toutes les scènes de rivalité, d'agressivité, de jalousie, de haine ou d'amour passionné qui font appel à cette séparation.

Une deuxième consistance à prendre en considération est la consistance symbolique. En psychanalyse, la primauté apparente de la dimension imaginaire est récusée par la technique même qui donne prééminence à la parole dans son caractère signifiant. C'est ainsi que la consistance symbolique est première puisque c'est une parole que le patient nous livre, que ce soit en parlant directement du corps ou d'autre chose, dans ce qui se dit et aussi dans ce qui ne se dit pas. Il peut être question de surnoms qu'on s'est vu attribuer et qui font référence à des attributs du corps : maigre, gros, petit, poilu. Mais n'oublions pas que dans le *symbolique*, il y a aussi les affects - colère, honte, amour, haine, ignorance - avec leur corporéité inhérente, qui, loin d'être des émotions « basiques » ou « instinctuelles » sont, comme affirme Lacan, une « ... connotation caractéristique d'une *position du sujet* - laquelle se situe, parmi les positions possibles, dans la mise en jeu, mise en travail, mise en œuvre de lui-même par rapport aux

¹ On pourrait entendre aussi la « consistance » dans le modèle des nœuds borroméens comme le fait de « tenir avec » en parlant *des registres Imaginaire, Symbolique et Réel*, Lacan affirmera « ce n'est que de tenir entre eux qu'ils consistent » (Lacan, 1974 Séance 17-12-74).

lignes nécessaires que lui impose comme tel son enveloppement dans le signifiant » (Lacan, 1958, p. 172).

Enfin, une troisième consistance, est la consistance réelle du corps. Nous avons dans ce cas une consistance plus problématique, plus difficile à caractériser d'un point de vue théorique puisqu'elle ne renvoie pas à l'unité de l'imaginaire ou à la structure « organisée », bien que lacunaire, du symbolique. La « consistance réelle » ne fonctionnera comme consistance « normale » dans le sens d'une hypostase ou d'un soustrat, que si elle se pose en *extraction*. En nous autorisant une ellipse, nous pouvons affirmer qu'il faut que l'opération d'extraction de l'objet *a* ait eu lieu, qu'il soit devenu infini actuel nommable, désigné par le signifiant $S(A \text{ barré})$, mathème introduit par Lacan dans son séminaire sur les formations de l'inconscient (Lacan, 1957, p. 312), et que le corps qui s'est ainsi constitué soit imperméable à tout effet de pleuvinement qui pourrait attester de sa nébulosité.

A propos de l'exclusion.

Nous venons d'utiliser le mot « extraction » en parlant de l'objet *a* ; cette opération est à distinguer formellement de l'exclusion. Les deux mots « inclusion » et « exclusion » dérivent, par l'apposition de préfixes, du mot latin « *claudēre* », qui signifie « enfermer ». Ainsi, d'après leur origine étymologique, la signification de ces mots implique toujours la *fermeture* : *in-* de ce qui est dans l'enclos, *ex-* de ce qui est dehors.

Afin de préciser l'intérêt que ces deux opérations peuvent avoir dans un contexte clinique nous ferons appel à la théorie d'ensembles déjà évoquée.

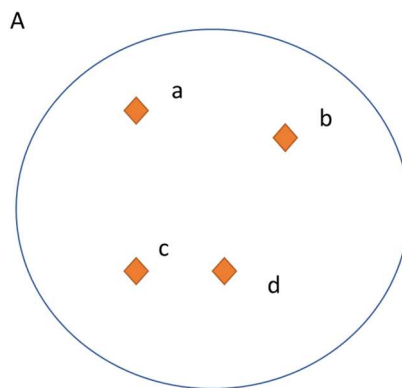
Le point de départ, les notions primitives non-définies de cette théorie, ce sont les *ensembles* et une opération, *l'appartenance*. On parle souvent aussi d'« éléments » d'un ensemble, et on aurait tendance à l'inclure dans la liste de notions de base mais, comme nous avons déjà dit, il n'y a pas de distinction entre élément et ensemble, tous les éléments étant des *multiples*. Ce n'est pas en identifiant les éléments qu'on peut connaître l'ensemble, mais par l'exploration de ce à quoi cette fonction d'appartenance *s'applique*.

Nous proposons donc de définir l'exclusion, à partir de ce formalisme, comme corrélée à l'inclusion.

La relation d'inclusion est une forme résumée pour dire : « tout « *élément* »¹ qui appartient à l'ensemble B, appartient nécessairement à l'ensemble A » ; quand c'est le cas on affirme que B est inclus en A. Or, il est important de noter que les notions d'appartenance et d'inclusion ne sont pas équivalentes.

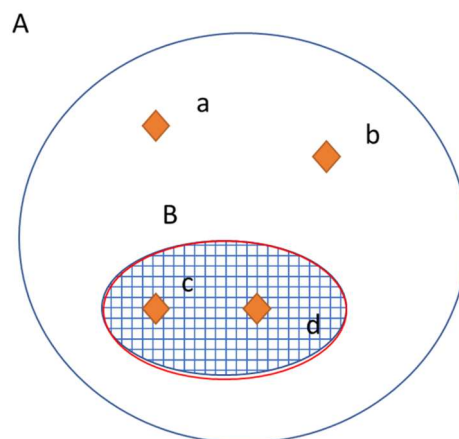
En effet, un ensemble B peut appartenir à un autre ensemble A et ne pas y être inclus. Il se peut aussi que A soit inclus en B mais qu'il n'y appartienne pas.

Considérons la configuration suivante :



Si l'on prend l'ensemble $B = \{c,d\}$, nous pouvons affirmer que B est inclus en A mais B n'appartient pas à A (tous les éléments de B appartient à A, mais B lui-même n'en est pas un élément).

Considérons maintenant une deuxième configuration :



Si l'on prend l'ensemble $B = \{c,d\}$, B n'est pas inclus en A, puisque ses éléments n'appartiennent pas à A, mais B appartient à A.

¹ Nous utiliserons ici le mot « élément » pour indiquer ce qui est en relation d'appartenance à un ensemble, comme il est d'usage, tout en rappelant qu'il s'agit toujours d'un multiple.

Comme nous venons de le dire, les relations d'inclusion et d'exclusion – si nous l'inscrivons dans le même registre - sont des relations qui s'appliquent entre ensembles.

Ceci a la surprenante conséquence d'éliminer toute affirmation de type « je ne suis pas inclus », toute fois que je me prends pour un élément, comme « Un ». A chaque fois que je me dis inclus – et aussi quand je me dis exclu – je dois donc me prendre pour un ensemble !!

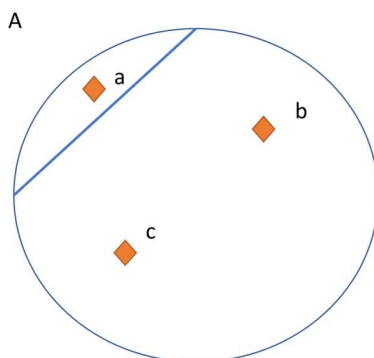
Un pas encore nous permettra de mieux préciser la question de l'exclusion. Pour un ensemble A donné, on peut construire l'ensemble de parties de A, P(A), qui est l'ensemble de tous ses sous-ensembles.

Par exemple, pour $A = \{a,b,c\}$, l'ensemble de ses parties est :

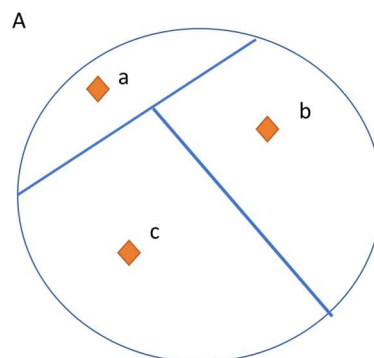
$$P(A) = \{ \{a\} \{b\} \{c\} \{a,b\} \{a,c\} \{b,c\} \{b,c,d\} \emptyset \}$$

Nous appellerons « Un » l'ensemble de tous ses « éléments »: A et « Tout » l'ensemble de ses parties : P(A). Ainsi, le « Tout » sera l'ensemble de toutes les parties du « Un ».

Maintenant, une *partition* de A est un ensemble de sous ensembles non vides de A qui sont disjoints et dont l'union est égal à A



$$\mathcal{P}_1(A) = \{ \{a\} \{b,c\} \}$$



$$\mathcal{P}_2(A) = \{ \{a\} \{b\} \{c\} \}$$

On constate que les partitions sont des sous-ensembles particuliers de l'ensemble des parties de A, c'est-à-dire que chaque partition est **inclue** dans l'ensemble P(A).

Revenons maintenant à la question du corps. A partir des éléments que nous venons de développer, même si le corps fait « Un » je n'en dispose jamais comme un « Tout », puisque pour cela je **devrais disposer de toutes les possibilités de son découpage en sous ensembles**.

Concernant le corps, la clinique nous permet d'affirmer qu'on ne dispose jamais que d'une **partition**, ou de plusieurs peut-être, mais **jamais de toutes**. En effet, ce sont précisément les

partitions « *exclues* » qui au moment d'être convoquées par un événement, par une rencontre, par un accident, produisent le « sans réponse » et, par conséquent, l'absence de tout calcul possible pouvant amener, en certains cas, à la consultation.

L'impossibilité d'avoir le « *Tout* », qu'il y ait des sous-ensembles exclus, correspondrait au mode d'inscription *dans le domaine de la multiplicité consistante* de l'opération que Badiou appelle « présentation ». L'« arrachement premier » se trouvera pour sa part *figuré* par *l'extraction* de l'objet *a* et il sera *inscrit* à partir de l'impossibilité d'avoir à disposition le *Tout*, c'est-à-dire, tous les sous-ensembles. C'est seulement que par la suite, pour la « *normalité* », cette impossibilité prendra la modalité de l'interdiction et, en conséquence, d'un lien particulier à l'Autre. Ainsi, dans ce cadre, l'opération de castration serait à envisager comme une restriction sur les opérations possibles sur le « *Un* » du départ qui, tout en relevant du symbolique, ne sera pas sans toucher le corps dans ses effets.

La rencontre *dys-tychique*, sous la figure par exemple de la sollicitation de quelqu'un, peut provoquer un effet d'*étrangeté* en ce que, pour la partie du corps **choisie** comme objet érotisé, la fonction d'exclusion ne répond pas, ouvrant, par un effet « *régressif* », la voie à l'intromission de l'objet *a*, apparition face à laquelle la réponse pourrait venir par l'ablation charnelle d'un « bout de corps », comme, par exemple, dans certains cas de transexualisme.

Une patiente anorexique disait à un certain moment qu'elle pouvait mettre sa main complète dans sa bouche quand elle avait envie de manger. Pour appuyer ses propos elle disait : « Je peux avoir la marque de mes dents sur mes doigts et même sur ma main ». Les doigts font-ils partie de la main ? Avoir la marque sur les doigts, n'est pas l'avoir sur la main ? Evidemment, pour elle, avoir les marques des dents sur ses doigts n'était pas suffisant pour les avoir *aussi* sur sa main, n'importe qui pouvait faire ça. En revanche, une main qui a perdu ses proportions, son rapport avec son corps d'adulte, pouvait y rentrer toute entière... C'est ainsi que quelque chose qui aurait dû rester exclu de l'ensemble d'objets qu'on peut mettre dans sa bouche frayait son chemin, non pas dans la bouche, mais dans *l'ensemble*.

Le cheminement que nous avons emprunté dans cet article pour interroger la place du corps et ses rapports à la parole tel qu'il apparaît en séance a pris son point de départ dans la notion de « hors-champ ». Dans ces premiers pas pour aborder formellement la question, la théorie d'ensembles s'est révélé un recours précieux pour interroger rigoureusement les effets de la parole sur la consistance des registres Imaginaire, Symbolique et Réel qui, ce corps, le sous-tendent. Nous avons ainsi montré que l'exclusion, dans ses rapports à l'inclusion, n'est pas une

simple question de séparation de domaines et de localisation d'un objet, mais qu'elle nécessite de l'opération de partition qui implique à son tour les notions d'ensemble, d'appartenance, de partie. Si la consistance tensionnelle du corps, tel que le patient nous le présente – image, récit, résultats médicaux - est à envisager comme champ, il appert que c'est n'est que *via* ses partitions que peuvent s'éclairer les résonances de sa position subjective.

Bibliographie

- Badiou, A. (1988). *L'être et l'événement* (du Seuil).
- Freud, S. (1900). L'interprétation des rêves. In *Œuvres Complètes Vol IV* (PUF).
- Gaudreault, A., & Jolt, F. (2000). *Le récit cinématographique* (Nathan Université).
- Lacan, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je. In *Écrits* (p. 93-100). Éd. du Seuil, DL 1966.
- Lacan, J. (1953). *Le séminaire Livre I. Les écrits Techniques de Freud* (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, 1975.
- Lacan, J. (1957). *Le séminaire Livre V. Les formations de l'inconscient*. (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, DL 1998.
- Lacan, J. (1958). *Séminaire VI - Le désir et son interprétation*. Inédit.
- Lacan, J. (1962). *Le séminaire Livre X. L'angoisse*. (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, 2004.
- Lacan, J. (1964). *Le Séminaire Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, 1992.
- Lacan, J. (1968). *Le séminaire Livre XVI. D'un Autre à l'autre*. (J.-A. Miller, Éd.). Éd. du Seuil, DL 2006.
- Lacan, J. (1974). *Séminaire XXII. R.S.I.* inédit.
- Lebovits-Quenehen, A., & Bosch, A.-L. (2019). L'organe cerveau et ses entours. *Mental, Revue internationale de psychanalyse*, 40, 105-111.
- Rivière Marie-France. (1981). L'idéal héroïque avec Jean-Pierre Vernant. In *Les chemins de la connaissance*. <http://www.fabriquedesens.net/L-ideal-heroique-avec-Jean-Pierre>